

LE PROPAGATEUR

Vol. II.

SEPTEMBRE 1905

No 9

Chronique mensuelle. — La Prédication. — Le Style épistolaire. — La Flèche de Caudebec. — Malheur du jeune homme qui abuse de ses belles années.

CHRONIQUE MENSUELLE

SOMMAIRE: Un programme de Pape. Article de François Veillot. Deux ans de pontificat. — La loi de séparation. Pensées canadiennes. Lettre du cardinal Richard. Un mot d'Arthur Loth: *un divorce notional*. — La crise du patriotisme à l'école en France. — Les merveilles eucharistiques à Lourdes. — Comment notre *Bréviaire* remonte aux âges apostoliques. — Les qualités d'un bon industriel. — A Saint-Malo: Une strophe de Botrel. Le discours de l'honorable Turgeon. — Pour plus tard; Rigaud et Oka. — Le Prince de Battenberg. — Nos défunts: Lady Lafontaine, l'abbé Valade, l'abbé Villeneuve et l'abbé Simard.

Notre Saint Père le Pape Pie X, glorieusement règnant, est entré, au commencement d'août, dans la troisième année de son pontificat.

“ Un programme de Pape, écrit François Veillot (Univers — 5 août), n'est point combiné selon les intérêts de la politique; il est dicté par l'Esprit-Saint. La marche des faits peut en ralentir ou en précipiter l'exécution; elle ne saurait en changer la base ni les principes. Alors même que l'élu du Conclave a tout le génie des plus grands hommes d'Etat, ce n'est pas un homme d'Etat, c'est l'homme de Dieu.”

“ Au cours de la deuxième année de son pontificat — poursuit toujours le distingué journaliste — Pie X a posé deux grands actes, qui constituent le développement logique et harmonieux de l'œuvre qu'il a entreprise, (c'est-à-dire: tout restaurer dans le Christ, *instaurare omnia in Christo*). Je veux parler de l'Encyclique aux évêques du monde entier, sur l'enseignement de la doctrine religieuse, et de l'Encyclique aux évêques d'Italie, sur l'action sociale catholique.”

Dans la première de ces Lettres Apostoliques le Pape, explique encore M. François Veillot, rappelait aux Pasteurs comment ils doivent distribuer aux fidèles le pain de la parole divine :

“ Parmi tant d'ouvrages gonflés de découvertes ou de raisonnements, le Saint Père a exalté ce petit livre, qui contiennent la substance des vérités éternelles et nécessaires : le *catéchisme*.”

Dans la deuxième de ses Lettres, le Pape, après avoir prescrit au clergé d'enseigner la doctrine aux fidèles, commande aux fidèles de se lancer — par l'action sociale, mais sous la direction des évêques — à la conquête du peuple.

Entre temps aussi, pendant cette deuxième année de pontificat, Pie X a célébré solennellement le *cinquantenaire* de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (déc. 1904), et, il a présidé en personne le congrès eucharistique international (juin 1905).

A l'enseignement le grand Pape joint la prière.

* * *

Et certes, le monde a tant besoin qu'on l'enseigne et que l'on prie pour lui.

Dans notre dernière chronique, nous avons peu parlé des choses de France.

On le sait, la loi dite de séparation a enfin été votée à la chambre des députés par 341 voix contre 233. Nul doute qu'elle le sera bientôt au sénat. La France va donc cesser d'être officiellement une nation catholique, elle, par qui se faisaient, depuis quatorze siècles *les gestes de Dieu*. Oh! qu'il en coûte à notre orgueil filial d'admettre ce fait brutal. En 1870, nous pleurions sur les désastres de la France, et, si l'occasion nous eut été donnée, nous serions partis à la rescousse. Mais aujourd'hui nous pleurons davantage et il faut que nous priions davantage aussi pour notre mère. Chère et pauvre France !

Hier, je lisais, dans *l'Univers* (8 août), l'admirable Lettre Pastorale de S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris, prescrivant pour la fête de l'Assomption, des prières solennelles. Qu'on me permette une citation qui donne la note, bien triste mais très juste, de la situation :

“ La France, fidèle à son passé et à sa vocation séculaire parmi les peuples, restera-t-elle chrétienne ou renoncera-t-elle à sa foi et à toutes ses traditions nationales? Tel est l'objet de notre anxiété. — Poursuivi depuis plus d'un siècle par les sectes maçonniques, le travail de déchristianisation, dans ces vingt-cinq dernières années, est devenu plus ardent. Il a préparé le projet de séparation de l'Eglise et de l'Etat, dont la gravité ne peut échapper à personne. Le sens de cette séparation, si l'on veut bien le comprendre, c'est la renonciation de la France à être une grande nation catholique dans le monde. — Certes, tous n'en saisissent pas la portée; mais les chrétiens attachés à leur foi et pénétrés aussi des véritables intérêts de la France, qui la veulent forte et tranquille à l'intérieur, continuant à exercer une influence féconde au dehors, redoutent justement les conséquences de cette loi. Faire disparaître l'Eglise de France, la réduire à l'état d'une institution privée en prenant contre elle des mesures de défiance: telle est la fin de cette tentative. ”

Et Arthur Loth, le publiciste catholique bien connu, écrit fort justement :

“ Cette séparation d'éléments que Dieu et l'histoire avaient unis est aussi criminelle, aussi funeste, que celle qui rompt les liens du mariage entre l'homme et la femme. C'est un grand divorce national, souverainement injurieux pour Dieu, l'auteur de cette union si admirable et si providentielle de la France et de l'Eglise dans notre histoire. ”

* * *

Or parmi tous ceux qui ont directement contribué à préparer ce “ grand divorce national, ” les instituteurs laïques tiennent assurément le premier rang. Paul Bert et Jules Ferry, avec leurs amis, ont voulu laïciser quand même et toujours. Plus de culte à Dieu, proclamaient-ils, remplaçons-le par le culte à la patrie. Ce dernier suffira.

Eh ! Bien, il arrive qu'il ne suffit pas, et que 80,000 éducateurs socialistes acclament aujourd'hui les Hervé et les Thalamas : celui qui veut planter le drapeau dans le fumier et celui qui insulte publiquement à l'honneur de Jeanne d'Arc. C'est la crise du patriotisme à l'école ! C'était fatal : ceux qui renient Dieu ne tardent pas à renier la patrie.

L'opinion publique s'en est émue, et, les *Questions actuelles* du 12 août nous apportent un article de compilation fort instructif. Il y a là une citation de Jules Lemaître qui vous cloue les sans-patrie au pilori de la honte — pour longtemps. Mais le moyen de tout citer ?

* * *

Hâtons-nous de le dire, s'il y a des tristesses au pays de nos pères, il y a aussi des joies bien consolantes.

On ne lit pas, par exemple, sans une vive émotion le rapport du Dr Boissarie sur “ Les Merveilles Eucharistiques à Lourdes, ” qui fut présenté par l'éminent docteur au congrès eucharistique tenu à Rome en juin.

Bon nombre des miracles qui s'opèrent à Lourdes éclatent pour ainsi parler au passage du Saint Sacrement porté en procession.

C'est au pèlerinage national de 1888 que cette pensée germa dans l'esprit d'un fervent de Marie : Pourquoi, tandis que le Dieu de l'Eucharistie est porté au milieu des malades, la multitude ne lui crierait-elle pas le magnifique “ Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ” de l'aveugle de Jéricho ?

Il faut avoir été témoin de ces admirables et éloquentes supplications des foules à Lourdes — ce fut l'un des bonheurs de ma vie ! — pour bien comprendre et goûter la narration si simple mais si belle du grand ami de Marie et de son Divin Fils qu'est le Dr Boissarie.

Je renvoie mes lecteurs aux *Questions actuelles* du 29 juillet. Ils y verront, comme du reste dans plus d'un document, si Dieu n'aime pas encore la France malgré ses fautes, et si, en dépit de tout, il ne nous est pas permis d'espérer toujours.

* * *

L'on espère jamais mieux que lorsque l'on prie bien. Prions donc.

La prière officielle de l'Eglise et du clergé, c'est le Bréviaire. Sait-on bien toujours ce qu'il est le Bréviaire, d'où il vient, quelle est son histoire ? Si oui, il semble qu'on doive plus intelligemment réciter son office.

Une " Histoire du Bréviaire," par Dom Baumer, traduite en français par Dom Réginald Biron, vient de paraître à Paris (1), qui intéresserait sans nul doute nos lecteurs prêtres. Elle se déroule en 2 vols. in-8o, d'environ 500 pages chacun.

Je note cet exposé de l'intime relation qui unit notre Bréviaire actuel aux primitives oraisons des apôtres et des disciples :

"Malgré les améliorations, les transformations et les perfectionnements que le Bréviaire a subis, surtout dans ces dernières années, le livre officiel de la prière de l'Eglise est resté dans son ensemble celui qu'avait prescrit le pape saint Pie V. Dans son essence, le Bréviaire de ce dernier est le même que celui qu'employaient Innocent III et la chapelle pontificale au XIIIe siècle. A son tour, celui-ci n'est qu'un abrégé de l'office public récité aux VIIIe, IXe, Xe et XIe siècles dans les basiliques romaines ainsi que dans les cathédrales de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Le Bréviaire de Léon III et de Charlemagne avait plus d'un trait commun avec celui de saint Grégoire le Grand, et celui-ci rappelait ces heures canoniales des IVe et Ve siècles, floraison magnifique du service divin dont le germe avait été déposé dès les temps apostoliques."

* * *

Si la transition pouvait n'être pas trop brusque, j'aurais voulu parler aussi d'un fort beau discours sur le rôle social des *carrières*

(1) Chez Letouzay et Ané, 76 bis rue des Saints-Pères.

commerciales, que prononçait à Paris, au 24e congrès de la Société d'économie sociale, le président de la chambre de commerce de Lyon, M. Auguste Isaac.

Il y a là des aperçus nouveaux qui sont bien propres à réjouir ceux que les circonstances de la vie amènent à faire du commerce leur principale occupation.

Après avoir heureusement expliqué les préventions traditionnelles des familles françaises contre le commerce, à savoir : qu'il n'ennoblit pas, qu'il est fécond en insuccès, qu'il est maltraité par les littérateurs (qui en vivent souvent pourtant?), qu'il manque d'élégance... Après avoir montré que le commerce donne cependant plus d'indépendance que les carrières libérales, et qu'il l'emporte surtout sur le servile fonctionarisme, la plaie de la France... le distingué président en vient à exposer quelles sont les qualités requises pour faire un bon commerçant, un bon industriel :

"Oui, il ne suffit pas, pour un bon commerçant et surtout pour un bon industriel, d'être un homme intelligent, laborieux, instruit, appliqué, ayant de la clarté, de la décision et de l'esprit de suite, il faut autre chose : il faut que celui qui assumera la responsabilité de diriger les autres hommes ait d'abord le don de la connaissance des hommes, de la perspicacité, du sentiment de la justice, qui l'empêche de succomber parfois à ces tentations qui existent, en réalité, dans le monde des affaires, on ne peut pas le nier ; il faut qu'il ait de la droiture, de la loyauté et du cœur, et je dis que tout cela est particulièrement nécessaire lorsqu'il s'agit des industriels, lorsqu'il s'agit de diriger un grand nombre d'ouvriers et qu'on a vis-à-vis d'eux des responsabilités très grandes au sujet de leur salaire, de leur genre de vie, de leurs épreuves, qui viennent surtout du chômage, de la maladie ou de la vieillesse."

Ce sont là de bien belles paroles et de bien justes pensées. Heureux les patrons, ou comme on dit aujourd'hui les *employeurs*, qui sauront les comprendre !

* * *

Les hommes qui comprennent les vrais intérêts de l'humanité sont d'ailleurs toujours dignes d'éloges, et devant leurs contemporains et devant l'histoire.

Tel fut Jacques Cartier, le découvreur patriote et chrétien.

Les fêtes de l'inauguration de son monument, sur la *Hollande* à St-Malo, ont été couronnées d'un beau succès.

Une messe a eu lieu le matin (23 juillet), à laquelle a prêché l'abbé Janvier, le prédicateur de Notre-Dame de Paris.

Plusieurs discours ont été prononcés à la cérémonie d'inauguration.

tion proprement dite. Botrel a lu un poème, oh ! si simple et si joli ! Citons au moins une strophe, la première :

“ Pourquoi ces drapeaux dans nos rues ?
 Pourquoi ces fanfares ? ces cris ?
 Pourquoi ces foules accourues
 Sur nos Remparts de granit gris ?
 C'est qu'on annonce la nouvelle,
 Que, debout sur sa caravelle,
 Tout seul entre le ciel et l'eau,
 Terminant sa longue croisière,
 Cartier s'en revient, vent arrière,
 Et pour toujours, à Saint-Malo ! ” (1)

* * *

De tous les discours prononcés là, d'après les dépêches, celui de l'Honorable Turgeon a fait prime. On s'y attendait. L'Honorable Ministre est en effet un orateur digne de nos grands hommes. Et nos grands hommes, je le dis avec conviction, auraient fait assez belle figure à côté des Thiers et des Montalembert, des Ribot et des De Mun.

Je sais tel discours de nos évêques, à Rheims et à Lourdes, que les grands Prélats de France auraient pu prononcer sans déchoir, et, si nos Chapleau et nos Mercier, pour ne parler que des morts, eussent eu un autre théâtre, leur renommée serait universelle.

Voici comment la *Vérité Française* parle de l'éloquence de notre sympathique Ministre de Québec :

“ En l'écoutant, on se sentait véritablement en France, dans la vraie, la bonne et belle France que ne connaissent point nos orateurs gouvernementaux. L'assistance, transportée, l'a couvert d'acclamations qu'on entendait au large, sur les bateaux. La puissante voix de l'orateur atteignait jusqu'aux fenêtres garnies de monde qu'on voyait au-delà des remparts, ornées de banderolles flottant au vent. Le spectacle était grandiose. Et quand l'orateur a rappelé par quels moyens le Canada a conquis sa liberté, on songeait aux grands orateurs grecs qui, par leurs discours en plein air, prononcés comme celui-là devant des gens debout, assis, grimpés sur des pierres ou des tas de terre, stimulaient le courage des foules. Et les chapeaux s'agitaient ! Et les mots de Eretons, Bretagne, France, Canada, s'entrecroisant, surexcitaient délicieusement cette foule de bons Français.”

C'est là un bel hommage !

(1) Le poème de Chapman, dont nous avons parlé, a eu également un beau succès. — E. J. A.

* * *

Comme toujours je me suis laissé attarder par l'intérêt des sujets que les circonstances et les lectures avaient fixés dans mes notes, et, je n'ai plus la place pour traiter certains sujets canadiens, comme ce pèlerinage à la montagne de Rigaud et ce cher voyage à Oka en compagnie de notre excellent directeur du *Propagateur* M. L. J. A. Derome, dont j'aurais voulu garder ici le souvenir. Ce sera pour ma prochaine chronique. Je me promets de commencer par là: c'est plus sûr.

* * *

Le Prince Louis de Battenberg, allié à la famille royale d'Angleterre, et vice-amiral, est l'hôte des Canadiens, depuis quelques jours.

Le prince parle magnifiquement le français et paraît avoir des idées autrement larges que celles de nos amis d'Ontario.

A Montréal, on a beaucoup remarqué sa courtoisie envers Mgr l'archevêque. Sans doute, le prince avait à qui parler, mais aussi il est à noter que les Anglais d'éducation supérieure ne se cachent pas pour témoigner de leur respect et de leur admiration envers les représentants autorisés de l'idée française et catholique.

Le drapeau d'Albion est plus large et flotte plus haut que ne le voudraient certains fanatiques de la province-sœur.

* * *

Lady Lafontaine, veuve de l'un de nos plus grands hommes d'Etat canadiens, Sir Louis-Hyppolite, vient de mourir à Montréal, chez son gendre, M. l'avocat Dorion. Elle avait 83 ans. Ce fut une femme d'élite, digne du grand citoyen à la mémoire de qui elle a gardé une si constante fidélité.

* * *

On annonce aussi la mort de M. l'abbé Jos. Edouard Valade, malade depuis de longues années, à la Longue Pointe, celle de M. l'abbé Villeneuve, âgé de 70 ans, mort curé de Tecumseh (London), à Windsor, Ont., et celle de M. l'abbé Simard, mort curé de don), à Windsor, Ont. Saint-Hilarion (Chic.).

L'abbé Elie J. Auclair

LA PREDICATION

DE LA VRAIE MANIERE DE PRECHER SELON LE
P. DE RAVIGNAN :

I. — Idée générale de la prédication.

Qu'est-ce que l'éloquence de la chaire ? C'est la puissance de la parole pour ramener les âmes à leur Créateur ?

Ce ministère est le plus haut, le plus difficile et le plus dangereux ; il faut donc l'estimer et y porter, avec une humilité profonde, la sainte union avec Dieu.

Quand on ne veut parler qu'humainement, on puise sa force dans la passion humaine ; mais pour parler en apôtre, il faut recourir à ces saintes passions que j'appellerai surnaturelles ; c'est l'amour de Dieu, le besoin du salut des âmes, le zèle robuste et tout puissant de la charité pour les pauvres pécheurs ; en un mot, c'est Dieu, Dieu seul cherché et obtenu par un travail patient, par une prière vive et souffrante. Et voilà tout le secret de l'homme apostolique. Il y en a beaucoup qui parlent de la tête ; peu, très peu qui parlent de la poitrine, du fond des entrailles. On s'y connaît vite ; les yeux même du monde ne s'y méprennent pas. Ecoutez le jugement d'une femme sur le discours d'un homme de Dieu : "Cela sent la cellule."

Après ce principe intérieur, les sources de l'éloquence sacrée sont d'abord l'Écriture sainte. Certes, vous le comprenez, c'est la parole de Dieu que vous voulez prêcher.

Puis les modèles : Isaïe, l'admirable Paul, saint Chrysostome, le grand maître de l'éloquence, saint Grégoire de Nazianze. Pour nos prédicateurs français : Bourdaloue, Bourdaloue encore, c'est le roi ; Fénelon au cœur si aimant. Bossuet est l'éminent orateur, oui, mais on l'admire plus qu'on ne l'imité ; il se tient trop dans son génie.

Je veux vous révéler le fond de ma pensée en ami véritable :

1. En 1846, le P. de Ravignan malade, avait dû interrompre toute prédication. Retiré au scolasticat de la Compagnie, à Vals, près le Puys, il y ouvrit momentanément pour les jeunes jésuites un cours d'éloquence sacrée. Ce qu'on va lire est un extrait des notes recueillies par les élèves.

jamais ou presque jamais, ne faites de conférences. Non, ne prenez point ce genre pour une foule de raisons; il est trop facile, il donne trop de prise à la vanité, il s'éloigne trop de la pratique. Votre grande affaire, votre puissance la plus vraie, c'est de toujours montrer les consolations de la religion, à tous, entendez-le bien; car voilà le grand besoin de ces pauvres âmes: *Omne caput languidum et omne cor marens*, toute tête est défaillante et tout cœur est malade; faites respirer, faites revivre. Enfin, ce genre serait un danger pour la chaire. En vérité, il y a dix ans, je ne sais où nous serions tombés, si cette mode avait continué; tout le monde voulait faire des conférences. Sans doute, il a des exceptions, de malheureuses nécessités; Notre-Dame en est une; c'est pour des conférences que l'Œuvre a été fondée; mais j'ai bien promis à Dieu que je ferai tous mes efforts pour qu'on ne suive pas ailleurs mon exemple.

Il y a une double maladie de notre siècle bien caractérisée, ce me semble: la manie du rêve et le défaut d'exécution, c'est-à-dire la vague de l'intelligence et la mollesse de la volonté. Combattez cela, parcourez la table des sermons de Bourdaloue, et choisissez; prenez des sujets qui instruisent et qui secouent. C'est difficile, certes, je le sais bien; mais précisément c'est là le bon. Vous pensez bien que je n'exclus point certains sermons de dogme; à notre époque c'est nécessaire: il faut d'abord faire venir. Parlez de la nécessité de la religion, de sa bonté surtout et de sa douceur: c'est toujours au cœur qu'il faut viser.

La religion est toute faite. La prédication ne débite pas les ingénieuses théories de l'humaine sagesse; elle n'invente pas, elle transmet seulement. On n'a pas voulu comprendre cela, au moins plusieurs de nos prédicateurs ne l'ont pas compris et voilà la première cause de la déviation.

2. — Composition du discours.

On ordonne un plan, l'enchaînement des idées, leur progression, leur efficacité dernière. C'est là l'important, c'est presque tout; écrire n'est rien après ce travail. Mais il ne faut pas craindre sa peine: travaillez, patientez, souffrez; à ce prix, vous obtiendrez cette pleine énergie qui emporte la conviction et la persuasion.

La composition doit être un martyre, et il faut qu'on la trouve telle, sans quoi rien, ou presque rien, en fait d'apostolat. Avoir

de la peine, est une nécessité pour opérer le bien. Que d'ennuis et de fatigue! Souvent l'esprit ne sera que torpeur et impuissance, ne trouvera rien. C'est bon. Cela rend humble et dévot; alors on recourt à Dieu, à la sainte Vierge; on devient recueilli, plus retiré.

Il faut certes employer, dépenser tout ce qu'on a; on désirerait presque avoir du génie, mais seulement pour glorifier Dieu en sauvant les hommes; car, sans cela, ce génie n'est rien. Le talent du moins, quel qu'il soit, il faut s'en servir, mais le fouler aux pieds. Il faut vouloir réussir, vouloir faire bien, très bien. Ecoutez saint Ignace nous adressant cette parole si féconde: "On doit tout faire comme si on était seul à agir, et attendre tout de Dieu comme si on n'avait rien fait."

Prenez garde à la rigueur abstraite et métaphysique: c'est un écueil au sortir des études scolastiques. Il est à craindre aussi qu'on ne soit dur, raide, impératif. Soyez sévères parfois, durs jamais, entendez-le bien. Ah! l'amour du pécheur, voilà l'essence de l'apôtre. Ne soyez même sévères que par amour. Consolez, encouragez plutôt, faites-vous des entrailles de miséricorde. Cependant, je vous en supplie, au nom de Dieu, n'ayez jamais rien de mou, d'efféminé, pas de sensiblerie ni de sentimentalisme; je sais bien ce que je vous dis, je vous parle en père. Si l'en est porté par son genre à la douceur, c'est une qualité précieuse et une espérance de succès; mais encore faut-il un sage tempérament de douceur et de fermeté, ne voir que des âmes et ne les gagner qu'à Dieu.

La clarté est la meilleure condition du discours, car on parle pour se faire comprendre sans étude. Voyez Bossuet lui-même, comme il est clair, quelque haut qu'il soit. C'est l'indice d'une grande puissance de tête. Maintenant c'est ce qui manque, on est nébuleux; les expressions sont obscures et les idées vagues. On ne fait pas assez descendre sa parole dans la place publique. On m'a reproché souvent de n'être pas assez populaire, et avec raison, je le sens. Nous restons trop dans nos conceptions, au lieu de prendre celles de nos auditeurs comme elles sont. Il faut, pour rendre la vérité palpable, s'adresser à l'imagination qui est la faculté la plus développée de nos jours; présenter son sujet sous toutes ses faces, et ne pas craindre de répéter, mais en évitant la vulgarité, même en présence des auditoires les plus simples.

Il faut être ému pour émouvoir. On puise cette vraie émotion

d'abord dans la prière, puis dans la lecture d'un auteur favori, enfin dans la volonté énergique du but proposé. Ne craignez pas de vous abandonner; parlez à la passion, prenez tous les tons; par des coups imprévus, agitez profondément votre auditoire. La véritable éloquence est un drame. Voyez Bourdaloue lui-même, quel entrain dans sa dialectique! comme il est pressant, en paraissant si calme! Voyez surtout l'incomparable Paul: il se met en scène, il s'interrompt, il apostrophe, il prie, il pleure, il menace, il aime, il est mère!

Il faut de la couleur. Mais n'est pas peintre qui veut. Saint Paul est encore ici le maître. Quelles images dans ses épîtres! Notre-Seigneur parle par images; dans ses discours, les pensées les plus profondes sont revêtues d'impressions sensibles, le langage reste noble en devenant populaire. On est ému sans le vouloir, en lisant l'Évangile.

Une chose essentielle pour tout cela, c'est d'avoir quelqu'un qui nous avertisse. Un autre voit ce qui nous manque, nous sommes aveugles en notre endroit. Et d'ailleurs Dieu a voulu attacher une grande grâce à la correction humblement et docilement reçue.

3. — Action.

Dans un autre entretien, après avoir rappelé la sentence de Démosthène, qui mettait la puissance de la parole dans l'action, et ce mot de Massillon: "Mon meilleur sermon est celui que je sais le mieux," le P. de Ravignan en concluait la nécessité d'apprendre par cœur certains sermons, puis il ajoutait:

C'est pénible d'apprendre, je le sais fort bien; mais tant mieux, c'est précisément ce qu'il faut. Ah! c'est cette misérable peur de se donner de la peine qui fait tout le mal. Voulez-vous que je vous dise une chose dont je me suis profondément convaincu? La paresse, voilà surtout ce qui paralyse le talent et empêche le succès. Un vieux littérateur me disait un mot plein de sens: "Il faut qu'un discours soit pourri, oui pourri dans la mémoire." Prenez garde de laisser tomber cette faculté, c'est une perte que rien ne supplée.

Cependant ma pensée est que, dans une retraite, dans une mission, il ne faut pas apprendre, pas même écrire; alors après la prière et la réflexion sérieuse, on s'oublie et l'on se lance. Mais pour une station, apprendre, apprendre encore une fois, c'est absolument nécessaire pour assurer tout.

En apprenant, on s'appliquera bien moins à prononcer qu'à sentir, et à s'identifier avec son sujet. C'est dans la méditation calme, solitaire, que la parole s'échauffe. La chaleur de l'improvisation ne saurait remplacer cette puissance de la réflexion. Qu'on se pénètre bien de la force incalculable de son ministère. La parole est la plus grande puissance du monde. Mon Dieu! pendant une heure, trois ou quatre mille âmes vont penser par nous, vivre de nous! C'est à la parole que Dieu lui-même a voulu confier son action.

Avant de monter en chaire, il faut se calmer. C'est une vérité d'expérience; quand on est calme, on jouit de soi-même; si l'on s'agite, on s'amointrit. Le calme est donc souverainement nécessaire, le calme même organique, entendez-le bien. Laissez donc toute préoccupation; faites l'œuvre de Dieu, appuyés sur sa grâce. Confiance absolue, invincible courage; la paix vient alors.

La modestie, expression du recueillement, montre l'homme de Dieu, le fait voir, pour ainsi dire, descendant de la sainte montagne. Vous arrivez recueilli, les yeux baissés; vous priez profondément incliné; enfin vous vous levez avec une pose humble et ferme, et vous commencez.

Pour l'intérieur, ce qui est désirable, ce que je n'ai pas, je le sens, le voici: "Se posséder en se livrant, se livrer en se modérant." Voyez un cheval fougueux, plein d'une noble ardeur, mais que son cavalier domine; il n'a rien perdu de son élan, mais son ardeur est dirigée, et il l'emploie tout entière pour arriver au but, au lieu de la dissiper en mouvements inutiles. Mais il n'y a que Dieu qui puisse donner cela.

L'action doit être naturelle. C'est ce qu'il y a de plus difficile et de plus rare. A la tribune, au barreau, presque tous les orateurs sont naturels; dans la chaire, très peu le sont. On y déclame, on y chante. Une conversation avec l'auditoire serait le vrai genre. Le naturel met de suite le prédicateur en rapport direct avec les auditeurs.

L'action doit être sentie. Qu'un sentiment profond, fruit de la conviction et de la prière, perce partout; avec cela vous serez compris. L'onction donne à la parole un je ne sais quoi qui rappelle l'Évangile. Quelquefois vous ne sentirez rien: qu'y faire? Patience alors. Il faut du moins qu'on découvre toujours en vous l'homme des âmes, l'ami des pécheurs, l'apôtre.

Enfin l'action sera digne. Que l'orateur apparaisse grave, religieux et modeste. Ah! représentez-vous Notre-Seigneur parlant

au peuple; il aimait son discours, il faisait des gestes, mais la majesté du Dieu caché ne se montrait-elle pas dans la dignité de son extérieur?

Pour résumer tout ce que j'ai dit, par la prière, par l'étude et la charitable correction, j'arrive à ceci: "Être soi, moins ses défauts." Tous peuvent très bien parler dans leur genre. Le travail fait tout pour la chaire et la paresse au contraire empêche tout. Acquérir ce qu'on peut de talents et de succès pour le salut des âmes, voilà l'esprit de la Compagnie. Soyez remplis de Dieu et vous serez assez éloquents.

Documents de ministère pastoral.



Dieu dans les ténèbres

"Feu, grêle, neige, glace,
souffles des tempêtes qui exécutez
des ordres." (Ps. 148).

La ruine, la tentation, l'affliction, la maladie, la mort, tout concourt à la louange de Dieu. Le péché lui-même, mais non pas le pécheur, le loue à sa manière. Dans ce verset, le Psalmiste considère la chaleur, le froid, le vent, dans ce qu'ils ont d'excessif et de violent, comme autant de ministres de l'amour de Dieu, quand il exerce ses châtiments, comme des exécuteurs dociles de sa justice dévorante. "Il fait des vents des messagers, et du feu ardent son ministre." (Ps 103, 4). "Il s'avance sur les ailes des vents" (Pr 101, 3). Ce n'est pas la chaleur qui réchauffe et caresse, c'est celle qui brûle et consume. Ce n'est pas le froid qui tempère et rafraîchit, c'est le froid qui glace et durcit; ce n'est pas la brise qui flotte et relève les forces, c'est le vent impétueux qui déracine et dévaste tout sur son passage. Il faut s'élever jusqu'aux cimes de la pensée, de la foi, de la confiance et de l'amour, pour louer Dieu de ses châtiments. Ainsi faisait le saint homme Job: "Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté: que le nom du Seigneur soit béni!" (Job, 1; 21).

GEORGE TYRRELL, S. J.

LE STYLE EPISTOLAIRE ⁽¹⁾

Saint François de Sales.

Saint François de Sales n'est pas seulement un saint aimé de tous par sa douceur, son intelligence, ses vertus exquisés; c'est un écrivain plein d'imagination, unissant la grâce et la poésie à la piété qui inspire tous ses actes: c'est un saint littéraire. Il nous appartient par les liens qui l'attachent à la France, et l'Académie française l'a reconnu pour un des nôtres, en le mettant au rang des écrivains proposés comme modèles.

Il peut figurer parmi les épistoliers. La bonhomie, l'enjouement, une simplicité aimable et spirituelle, distinguent les lettres que lui dictèrent le zèle apostolique et la charité: par sa langue comme par sa naissance, il fait partie du xvii^e siècle, et termine son existence au moment où commence le xviii^e siècle. Il nous servira de transition entre l'antiquité païenne et la grande époque de Louis XIV, qu'illustre tant de beaux génies, préparés par le règne de Louis XIII.

Le xvii^e siècle représente une période confuse où se font remarquer les progrès de l'esprit français, où se forme la langue qui n'a pas trouvé encore la voie qu'ouvriront devant elle des chefs-d'œuvre dont le temps n'a pu ternir l'éclat. Les défauts apparaissent alors dans l'incorrection des écrits qui n'ont ni la clarté, ni l'élégance de ceux des âges suivants. Toutefois, ce siècle marque un grand pas dans la recherche des connaissances humaines; il répand des lumières qui brilleront complètement lorsque l'autorité, la règle, le goût, auront épuré la langue, qui se ressent d'une époque anarchique, incohérente.

La poésie n'a pas encore vu venir Malherbe et attend la législation que lui donnera Boileau. La prose hésite et n'est pas toujours l'instrument qu'appelle la pensée. Elle est simple, naturelle, familière chez saint François de Sales. Son âme se réfléchit dans ses lettres, où la religion se montre pleine d'indulgence et de sourires. Il définit ainsi le caractère de la vraie piété:

“Vous ne devez pas seulement être dévote et aimer la dévotion,

(1) Voir le PROPAGATEUR de juillet et d'août 1905.

mais vous devez la rendre aimable, utile et agréable à chacun. Les malades aimeront votre dévotion s'ils en sont charitablement consolés; votre famille l'aimera si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce aux occurrences des affaires, plus aimable à reprendre et ainsi du reste... Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dévotion attrayante (1)."

Il est l'ennemi des scrupules et des austérités excessives. Il raconte un jour à Mme de Chantal les traits suivants :

"Spiridion, un ancien évêque, ayant reçu un pèlerin presque mort de faim en temps de carême, et en un lieu où il n'y avait autre chose que de la chair salée, il fit cuire cette chair et la présenta au pèlerin. Le pèlerin n'en voulait pas manger, nonobstant sa nécessité. Spiridion n'en avait nulle nécessité qui en mangea le premier, par charité, afin d'ôter par son exemple le scrupule du pèlerin. Voilà une charitable liberté d'un saint homme.

"Le père Ignace de Loyola, qu'on va canoniser, le mercredi saint, mangea de la chair, sur la simple ordonnance du médecin, qui le jugeait expédient pour un petit mal qu'il avait. Un esprit de contrainte se fût fait prier trois jours (2)."

A la mère Angélique de Port-Royal, il fera des recommandations comme celle-ci :

"Dormez bien : petit à petit, vous reviendrez aux six heures, puisque vous le désirez. Manger peu, travailler beaucoup, avoir beaucoup de tracas d'esprit et refuser le dormir au corps, c'est vouloir tirer beaucoup de service d'un cheval qui est efflanqué, et sans le faire repaître (3)."

Le badinage, la bonne humeur, animent ces lettres paternelles et les illuminent de rayons qui réjouissent le cœur :

"Hier, écrit-il à Mme de Chantal, j'allais sur le lac en une petite barquette pour visiter M. l'archevêque de Vienne, et j'étais bien aise de n'avoir point d'appui qu'un ais de trois doigts sur lequel je me pusse assurer, sinon la sainte providence : et j'étais encore bien aise d'être là sous l'obéissance du nocher qui nous faisait asseoir et tenir fermes sans remuer, comme bon lui semblait; et vraiment je ne remuai point. Mais, ma fille, ne

(1) A la présidente Brulard, *Œuvres de saint François de Sales*, Paris, 1821, in-12, lettres, t. I, p. 463.

(2) Lettre du 14 octobre 1604, t. I, p. 387.

(3) T. III, p. 207, lettre du 12 septembre 1619.

prenez pas ces paroles pour des effets de grand prix. Non, ce ne sont que de petites imaginations de vertu que mon cœur fait pour se récréer; car quand c'est à bon escient, je ne suis pas si brave...

“Je me ressouvins encore hier de sainte Marthe, exposée dans une petite barque avec Magdeleine. Dieu leur servit de pilote pour les faire aborder en notre France (1).”

Tout lui est sujet d'édification, jusqu'au spectacle que lui offrirent un jour des pigeons:

“Il avait fort neigé, et la cour était couverte d'un grand pied de neige. Jean vint au milieu et balaya certaine petite place emmi la neige, et jeta, de là, la graine à manger pour les pigeons qui vinrent tous ensemble en ce réfectoire-là, prendre la réfection avec une paix et un respect admirables; et je m'amusai à les regarder. Vous ne sauriez croire la grande édification que ces animaux me donnèrent, car ils ne dirent jamais un seul petit mot, et ceux qui eurent plus tôt fait leur réfection s'envolèrent là, auprès, pour attendre les autres.

“Et quand ils eurent vidé la moitié de la place, une quantité d'oisillons qui les regardaient vinrent là, autour d'eux; et tous les pigeons qui mangeaient encore se retirèrent en un coin, pour laisser la plus grande part de la place aux petits oiseaux qui vinrent ainsi se mettre à table et manger, sans que les pigeons s'en troublassent.

“J'admiraïs la charité, car les pauvres pigeons avaient si grand-peur de fâcher ces petits oiseaux, auxquels ils donnaient l'aumône, qu'ils se tenaient tous rassemblés en un bout de la table. J'admiraïs la discrétion de ces mendiants qui ne vinrent à l'aumône que quand ils virent que les pigeons étaient sur la fin du repas, et qu'il y avait encore des restes à suffisance.

“En somme, je ne pus m'empêcher de venir aux larmes, de voir la charitable simplicité des colombes, et la confiance des petits oiseaux en leur charité. Je ne sais si un prédicateur m'eût touché si vivement. Cette image de vertu me fit grand bien tout le jour (2).”

Les moindres incidents de la vie journalière sont, pour saint François de Sales, matière à réflexions pieuses, assaisonnées d'une douce gaieté, d'une grâce aimable et d'un tour poétique. Il

(1) T. I, p. 435, lettre du 10 juillet 1605.

(2) T. II, p. 459, à Mme de Chantal, 2e jour de carême, 1615.

emploie fréquemment les comparaisons, les images que lui fournissent les grands spectacles de la nature au milieu de laquelle s'écoule sa vie. A propos d'un orage, d'une violente tempête survenue au château de Sales, où il se trouvait alors, il mande à Mme de Chantal :

“Mon Dieu ! que ma pauvre mère eut grand'peur le jour que tant d'éclairs et tonnerres se firent, dont je vous écrivis dernièrement ; car la foudre tomba en plusieurs endroits, tout autour de Sales, sans intérêt néanmoins d'aucunes créatures, mais avec tant d'eau et de tintamarre que jamais on n'avait rien vu de tel. Tout était fourré et coigné dans la petite chapelle. Or bien, ma fille, que notre âme soit quelquefois comme cela, que la tempête et les foudres fondent tout autour, si faut-il avoir courage et se tenir dans notre petit tabernacle, les colonnes duquel pendant qu'elles sont entières, il n'y a que la peur et point de mal (1).”

Qui croirait que l'*Introduction à la vie dévote*, ce livre célèbre où la haute piété s'insinue par le charme dont elle est revêtue, fut composée à la sollicitation d'Henri IV ? On n'associe guère le souvenir du saint évêque à celui du roi “vert galant.” Il n'est que juste cependant de rapporter à Henri IV l'honneur et le mérite d'un ouvrage qui n'aurait peut-être pas vu le jour sans son intervention. Les lettres de direction de saint François de Sales avaient attiré l'attention de quelques personnes pieuses qui en réclamaient la publication. L'humilité du prélat résistait à leurs instances, lorsque Henri IV lui fit exprimer le désir d'avoir de lui un livre destiné à l'édification des princes, des gens du monde et de la Cour, leur donnant, sous une forme attrayante, les règles de la vie chrétienne. Saint François de Sales n'hésita plus et prit la plume, sans se douter que son livre, écrit pour le seul bien des âmes, parviendrait à la gloire littéraire. Il avait exaucé le vœu d'Henri IV, dont il admirait les hautes capacités et le grand caractère. Il pleura sa mort avec tous les Français, et l'on a de lui une lettre écrite peu de jours après cette fin tragique, où il l'élève jusqu'à l'éloquence en parlant de celui dont le règne, trop tôt terminé, laissa un impérissable souvenir :

“Ce prince ayant été si grand en son extraction, si grand en la valeur guerrière, si grand en victoires, si grand en triomphes, si grand en bonheur, si grand en paix, si grand en réputation, si grand en toutes sortes de grandeurs, hé ! qui n'eût dit, à propre-

(1) T. II, p 31, août 1607.

ment parler, que la grandeur était inséparablement liée et collée à sa vie; et que lui ayant juré une inviolable fidélité, éclaterait un feu d'applaudissements à tout le monde, par son dernier moment qui la terminerait en une glorieuse mort...

"Celui que l'on eût jugé presque immortel, puisqu'il n'avait pu mourir parmi tant de hasards, desquels il avait si longuement fendu la presse pour arriver à l'heureuse paix, de laquelle il avait été jouissant ces dix années dernières, le voilà mort d'un contemp- tible coup de couteau, et par la main d'un jeune homme inconnu, au milieu d'une rue!...

"Tout ce que ce monde nous fait voir de grand, ce n'est que fantôme, illusion et mensonge. Qui eût dit qu'un fleuve d'une vie royale, grossi de l'affluence de tant de rivières d'honneurs, de victoires, de triomphes, et sur les eaux duquel tant de gens étaient embarqués, eût dû périr et s'évanouir de la sorte, laissant sur la grève et à sec tant de navigateurs? N'eût-on pas plutôt jugé qu'il devait aller fondre dans la mort comme dans une mer et un océan, par plus de triomphes que le Nil n'a d'embouchures?...

"Au demeurant, le plus grand bonheur de ce grand roi défunt fut celui par lequel, se rendant enfant de l'Eglise il se rendit père de la France; se rendant brebis du grand pasteur, il se rendit pasteur de tant de peuples, et convertissant son cœur à Dieu, il convertit celui de tous les bons catholiques à soi. C'est ce seul bonheur qui me fait espérer que la douce et miséricordieuse providence du Père céleste aura insensiblement mis dans ce cœur royal, en ce dernier article de sa vie, la contrition nécessaire pour une heureuse mort. Ainsi prié-je cette souveraine bonté qu'elle soit pitoyable à celui qui pardonna à tant d'ennemis, et qu'elle reçoive cette âme réconciliée à sa gloire, qui en reçut tant en sa grâce après leur réconciliation (1)."

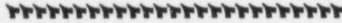
Le style de cette lettre est presque celui de l'oraison funèbre; les pensées, tour à tour humaines et chrétiennes, grandissent avec le sujet, et l'on sent l'émotion inspirée par l'événement qui remuait alors tous les cœurs. Celui de saint François de Sales n'était pas le moins touché d'un malheur que rien ne faisait prévoir, car il fut l'ouvrage du crime.

L'évêque de Genève aimait la France, et rendait hommage à la générosité, au génie politique du souverain qu'elle venait de perdre. La mémoire d'Henri IV est restée chère au peuple fran-

(1) T. II, p. 195, à M. Deshayes, 27 mai 1610.

çais; les vertus de saint François de Sales séduisent jusqu'aux incrédules, et le meilleur des rois méritait d'être loué par le plus aimable des saints.

Vicomte de BROC.



Un lis au milieu des épines.

" Comme un lis au milieu des
épines, telle est ma bien-aimée
parmi les filles des hommes."
(Cant. 2).

L'âme de Marie est un lis, à cause de sa pureté sans tache, du parfum de sa charité, de la grâce et de la délicatesse de sa beauté. Un lis entouré d'épines, cruelles au toucher, horribles à la vue. Par amour pour ce lis, le Fils de Dieu s'est embarrassé au milieu des épines. Il s'est mêlé " aux enfants des hommes dont les dents sont des javelots et des flèches, et la langue un glaive acéré," pour pouvoir au moins, à la fin, tout déchiré, tout en sang, cueillir, à défaut d'autre, ce fruit vraiment unique et parfait de son Incarnation et de sa Passion douloureuse. Et cela est vrai, dans une certaine mesure, de chaque âme prise isolément. Nous voulons dire ces âmes auxquelles la pureté donne une beauté toute céleste, et dont la charité exhale les plus suaves parfums. Grâce à la lointaine ressemblance qu'elles ont avec l'Immaculée, avec elle et par elle ces âmes peuvent être cueillies et liées en un même bouquet de fleurs de la Passion. Ce bouquet, le Sauveur l'a dû aller chercher au milieu des épines et des ronces, au prix des plus atroces piqûres et d'une abondante effusion de son sang.

De plus, si nous regardons la vertu de la pureté aimante et du pur amour, comme un lis que nous devrions, nous-mêmes, convoiter et chercher à cueillir, soyons très assurés d'une chose: c'est que ceux-là seuls y parviennent, qui luttent pour l'atteindre à travers les épines des difficultés, des embarras, des mortifications pénibles; qui, pour le cueillir, ne craignent pas de se mettre les mains en sang.

Une fois cueilli, ce lis précieux, le voulons-nous préserver! Entourons-nous d'épines, de précautions, de moyens de défense; usons de ces mille petites armes, qui faibles en elles-mêmes, puissantes par le nombre, tiennent à bonne distance le monde, la chair et Satan.

GEORGES TYRRELL, S. J.

LA FLECHE DE CAUDEBEC

I.

Le Message de l'Abbé.

Dans la royale abbaye de Saint-Wandrille, vers la fin du xve siècle, vivait un Frère convers à qui l'Abbé, pour de très bonnes raisons, avait imposé le nom de frère Simplicien. C'était un bon religieux et qui s'acquittait à merveille de son office de jardinier; mais, hors de là, il ne fallait rien lui demander. Il paraissait ignorer toutes choses, et, bien qu'il ne fût pas astreint à la clôture, ne sortait jamais de l'enceinte du monastère.

Un jour pourtant, le Père Abbé, voulant envoyer une lettre pressée au curé de Caudebec, et n'ayant personne autre de disponible, dit au prieur Dom Benoît de Guerbaville de dépêcher à Caudebec le frère jardinier.

— Mais, mon Révérend Père, objecta Dom Benoît, frère Simplicien est capable de se perdre en route.

— C'est impossible, reprit l'Abbé: notre frère Simplicien est né à Caudebec, il l'a toujours habité jusqu'à son entrée en religion; il n'est ici que depuis une quinzaine d'années, et ce n'est pas en quinze ans que l'on oublie le chemin de son pays, surtout quand ce chemin est une belle route toute droite, longue d'une lieue tout au plus.

— Vous avez raison, mon Révérend Père, mais le frère Simplicien est si contemplatif, si distrait! ne vaudrait-il pas mieux envoyer quelqu'un de la ferme?

— Non; la lettre contient des pièces d'or, et je ne puis la confier qu'à une personne tout à fait sûre et discrète. Dom Benoît, je vous trouve un peu bien raisonneur pour un bénédictin.

Le religieux en convint, s'humilia et alla transmettre au frère jardinier les ordres du Père Abbé.

Sans répliquer un mot, frère Simplicien posa son râteau, se lava les mains, essuya son front en sueur, et, rajustant sa robe à larges manches qu'il avait un peu relevée dans sa ceinture, pour travailler plus aisément, suivit Dom Benoît chez le Père Abbé.

Quelques minutes après le frère, pour la première fois depuis quinze ans, franchissait la porte fortifiée de l'abbaye et chemi-

nait à l'ombre des saules et des peupliers qui bordent les rives charmantes de la Fontanelle.

Frère Simplicien avait tout au plus trente-six ans. Il était fort et robuste, et, bien que la chaleur fût grande ce jour-là, le peu de chemin qu'il venait de faire ne semblait pas avoir dû le fatiguer. Il s'assit au pied d'un hêtre, pourtant, dix minutes après avoir quitté l'abbaye, et regarde tristement le clocher, qu'on apercevait encore au-dessus des arbres touffus et des toits de chaume du village. Et si quelqu'un se fût glissé près du bon frère, il l'eût entendu murmurer : "O bienheureuse solitude ! une heure à passer loin de toi va me paraître un siècle. J'espérais si bien mourir sans t'avoir jamais quittée !"

Il se releva, jeta encore un regard sur la vallée de Saint-Wandrille, et se remit en marche. Bientôt il arriva au bord de la Seine, et le riant aspect du fleuve et de ses rives sembla dérider son front pensif.

Alors, comme à présent, non-seulement rochers, forêts et côtes fertiles se reflétaient dans les eaux abondantes et paisibles de la Seine, mais les châteaux et les monastères dont nous admirons les ruines étaient dans toute leur splendeur. Tours et clochers innombrables, émergeant de la sombre verdure, embellissaient encore la Normandie, et, sur le fleuve, de nombreuses barques passaient, témoignant du grand commerce qui se faisait alors, la France vivant en paix sous le sage gouvernement du roi Louis XII et du cardinal Georges d'Amboise.

A l'embouchure de la Fontanelle, les abbés de Saint-Wandrille avaient fait creuser un port, et, au moment où le frère Simplicien arrivait au rivage, il vit que plusieurs barques, quittant le milieu du fleuve, faisaient force de rames pour gagner le port. Elles vinrent toutes s'y amarrer presque en même temps, et le fleuve, si animé l'instant d'aparavant, parut désert.

Un bruit lointain grandissait. Simplicien se dit : "Voici l'heure de la barre." Il se rappela le plaisir qu'il éprouvait dans son enfance à guetter l'arrivée de la barre, et, tout en marchant, il écoutait le bruit lointain des flots et tenait ses yeux fixés sur le fleuve. Bientôt il vit accourir, avec une plus grande vitesse qu'un cheval lancé au galop, les eaux refoulées violemment par la marée, écumieuses, bondissantes et formant en travers du cours du fleuve une formidable barre, haute de six pieds. La barre passa, bruyante et rapide, et le fleuve, changeant son cours, parut remonter vers sa source, en pliant et tordant les saules de ses bords.

Le religieux continua son chemin, mais, comme une irrésistible marée, le flot des souvenirs envahissait son cœur à mesure qu'il s'approchait de sa ville natale.

Bientôt il atteignit les premières maisons du faubourg de Caudebec, humbles demeures adossées aux rochers où grimpaient des vignes et des roses, toits amis, où jadis le religieux connaissait par leurs noms bien des enfants, bien des mères. La chaleur était très forte ce jour-là; les filets séchaient au soleil; les gens se tenaient à l'ombre dans les maisons, et personne ne passait sur la route poudreuse.

Frère Simplicien franchit le pont-levis et ces fortifications qui conservaient encore les traces du siège si héroïquement soutenu contre les Anglais, quatre-vingts ans auparavant. Les gardes de la porte jouaient aux dés, les rues étaient désertes. Seules, quelques bonnes femmes filant sur le seuil des boutiques, quelques jeunes filles qui cousaient des gants ou bordaient des chapeaux, assises aux croisées, et cinq ou six vieux mariniers qui causaient sous les tilleuls de la Grand'Place, regardèrent passer le bon frère, dont le capuchon était rabattu.

— Quel est donc ce moine? se dirent-ils. Ce n'est pas le messager ordinaire de l'abbaye, ni le frère Richard, ni le frère Jean-Marie. Jamais on n'a vu ce frère à Caudebec.

Un mendiant curieux le suivit, mais le mendiant était boiteux. Le frère marchait très vite et l'eut bientôt distancé.

Frère Simplicien se dirigeait vers l'église, mais au lieu d'y entrer, il tourna vers le presbytère, et fut tout étonné de le trouver démolí. Lorsqu'il avait quitté Caudebec en 1483, le curé habitait encore l'hôtel de la Sirène, jolie maison achetée à l'abbaye de Saint-Wandrille par les trésoriers de l'église, moyennant une rente de cinq livres un sol huit deniers et deux chapons; mais, en 1499, la maison de la Sirène, échangée contre une autre, avait fait place aux échafaudages du portail projeté, et le curé demeurait de l'autre côté de l'église. Un enfant indiqua ce changement au frère, et il alla soulever le heurtoir historié du nouveau presbytère.

Un clerc introduisit frère Simplicien dans une chambre basse, où le curé, assis, lisait dans un gros livre posé sur un pupitre de chêne sculpté. Le bon prêtre se leva et reçut le message du Révérendissime Abbé de Saint-Wandrille avec autant de respect et de joie que si c'eût été une lettre du Roi. La lettre, du reste, renfermait, sous les lacs de soie et le sceau fleurdélié de l'abbaye,

une enveloppe de parchemin pleine de pièces d'or et sur laquelle étaient tracés ces mots : "Offert à Notre-Dame de Caudebec pour l'achèvement de son église et la construction de la flèche d'icelle."

— Mon bon frère, dit le curé, je vais lire la lettre du Révérendissime Abbé de Saint-Wandrille, et y répondre *illico*. Auriez-vous l'obligeance d'attendre une petite heure et de vous charger de ma missive ?

— Assurément, monsieur le curé.

— Eh bien, veuillez passer dans la salle, mon clerc vous offrira un pot de cidre.

Mais le frère Simplicien ne se laissa tenter ni par les instances du bon prêtre, ni par le cidre écumeux et couleur de topaze que le petit clerc apportait dans un pichet de faïence de Rouen, et il demanda la permission d'aller attendre à l'église que la réponse du curé fût prête.

Tandis qu'il s'y rendait, le curé lisait et relisait la lettre de Dom Jehan de Brametot, comptait les pièces d'or, et avec la sage lenteur propre aux normands, préparait une belle feuille de parchemin, taillait sa meilleure plume, se faisait apporter par son clerc encre noire, encre rouge, fil de soie, cire et cachet armorié de la paroisse de Notre-Dame de Caudebec, et, après y avoir bien réfléchi, écrivait posément au Révérendissime Abbé.

II.

Notre-Dame-de-Caudebec.

Cette église de Caudebec, dont le bon roi Henri IV devait dire, quatre-vingt-douze ans plus tard : "Voici la plus belle chapelle que j'aie jamais vue," n'était pas terminée en 1499, mais faisait déjà l'orgueil de la ville. La tour n'avait pas de flèche ; le grand portail, fermé à l'extérieur par une clôture de charpente, était en construction, et de nombreux ouvriers y travaillaient, protégés par un chantier à demi-couvert et entouré de palissades, tandis que les fidèles entraient à l'église par les portes latérales de la Grande-Rue et de la place du Marché. Sur les toitures de plomb se dressait fine et légère la flèche du transept, enrichie d'ornements de métal, et la belle balustrade dont les à-jour étaient formés par des lettres dorées traçant les textes qui glorifient la Vierge immaculée : *Tota pulchra est amica mea et macula non est in te... Gloriosa dicta sunt...*, etc., etc.

A l'intérieur, les fines sculptures du clerestory, les autels, les clefs de voûte, les statues abritées sous des pinacles, toute la riche ornementation du style ogival fleuri resplendissait, teintée d'or, de pourpre et d'azur, par les rayons du soleil illuminant les verrières historiées. Le calme le plus profond régnait dans l'église: l'air y était frais et imprégné d'un vague parfum d'encens et de roses effeuillées, et l'on n'entendait d'autre bruit que les vibrations décroissantes de l'heure qui venait de sonner et dont l'écho mourait sous les voûtes silencieuses.

Le frère avait baisé le seuil de l'église en entrant. Il se releva et alla s'agenouiller près des fonts baptismaux, puis, après une courte oraison, se dirigea vers une chapelle où des lampes allumées et une colombe d'argent suspendue sous un ciborium de pierre blanche, ajouré comme une dentelle, annonçaient la présence du Saint-Sacrement.

Deux femmes âgées, vêtues de noir, priaient dans cette chapelle. Frère Simplicien se prosterna et fit un quart d'heure d'adoration, puis, se relevant, il parcourut lentement l'église. Il semblait chercher quelque chose. Tantôt ses regards s'élevaient vers l'élégant clerestory, les vitraux et les clefs de voûte ornés d'écussons peints et dorés, tantôt, s'inclinant, il lisait les inscriptions des pierres tombales qui formaient le pavé de l'église. Enfin, il trouva celle qu'il cherchait, et se mettant à genoux, lut l'inscription suivante, tracée depuis peu d'années sur une dalle où se voyait d'un côté la représentation d'un squelette tenant un compas, de l'autre, le plan même de l'église de Caudebec, un niveau, un maillet et une truelle:

Cy devat git guillae le telier natif de
 fotaines le pin pres fallaize en so vivat maître
 maco de ceste eglise de Caudebec qui par lespace
 de trente ans un plus en a eu la conduite
 pendent le quel temps a acheve loo et
 tourelle auer le hault de la nef dicelle eglise
 plus a fode et esleve tout le ceur et chapelles
 entor icelle et leve jusquaux premieres allees
 avec la clef pendante de ceste psete chapelle
 trespasa le premier jo de septembre lan mil
 IIIse quatre vingts et quatre ou de laissa sept
 sols six deniers de rente a ceste presete eglise.
 priez dieu pour son ame amen

A côté de cette pierre, une dalle plus petite, en marbre blanc, portait ces mots, gravés au-dessous d'une branche de lis: "Cy git Marie-Roberte Le Tellier, morte sans alliance le quinzième jour

“d’août mil quatre cent quatre-vingt-trois. — Priez Dieu pour
“son âme. — Amen.”

Le religieux resta longtemps prosterné sur ces dalles, et lorsque, ayant entendu marcher derrière lui, il se leva et s’en alla de l’autre côté de l’église, la bonne femme qui passait aurait pu voir sur le marbre la trace de larmes abondantes. Mais elle était presque aveugle et gagna la porte, sans avoir même aperçu le frère Simplicien.

La porte de la sacristie était ouverte. Le frère y entra, voulant tout revoir et se rappeler ses joies d’enfant, lorsqu’il obtenait de son maître la permission d’aller servir la messe ou chanter au chœur. Il n’y avait personne dans la sacristie, mais, sur une grande table placée devant la fenêtre, étaient posés divers objets qui charmèrent tellement le religieux qu’il ne put s’empêcher de les considérer et de les prendre en main.

C’étaient des crayons, des compas, des équerres et quelques feuilles de parchemin, les unes jaunes et fiétries, les autres neuves et sur lesquelles étaient tracés des plans, des ébauches, des chiffres et des notes, et les dessins plus ou moins avancés d’une vingtaine de flèches.

Le frère les regarda toutes, les compara longuement et murmura :

— Non, ce n’est pas cela... mais qu’importe?...

Deux heures sonnèrent : le repos des ouvriers était terminé. On entendit retentir des coups de marteau et quelques voix parler du côté du portail. Ne voulant pas être surpris et se doutant que l’architecte allait revenir, le frère se hâta de sortir de l’église.

La place du Marché n’était pas changée. Il revit, près de la fontaine, l’auge de pierre auprès duquel jadis, quand il était apprenti jardinier, il venait dès le matin, les jours de marché, aligner les pots de fleurs que son maître lui envoyait vendre à la ville. Alors, comme à présent, la mode était, en Normandie, d’orner de fleurs toutes les fenêtres, et ce goût était d’autant plus vif chez les habitants de Caudebec, que la ville très peuplée et resserrée par ses fortifications, ne contenait pas un seul jardin. Sur la place, la maison de maître Guillaume Le Tellier, bien orientée et tenue avec soin, se distinguait entre toutes par la beauté de ses fleurs. Un rosier blanc et un cep de vigne grimpaient jusqu’au pignon, et il ne se passait guère de marché sans que Roberte Le Tellier et sa bonne grand’mère, descendant sur le place, ne fissent emplette de pots de fleurs pour entretenir toujours belle la garniture de leurs fenêtres.

Le frère Simplicien portait alors un autre nom, et il y avait déjà cinq ans qu'il vendait des fleurs à la belle petite Roberte, lorsqu'il entendit un jour la grand'mère dire à une voisine qui la complimentait sur la beauté de l'enfant et ajoutait :

— Avec ces yeux-là et le bien qu'elle aura, votre petite-fille épousera pour le moins un échevin.

— C'est ce qui vous trompe, voisine. Son père, fût-elle cent fois plus riche et plus jolie, ne la donnera qu'à un maçon comme lui, à un maître des pierres vives. Il ne voit au monde que son état, et, voirement, il n'a pas tort. L'état est bon et nourrit son homme.

Quelques jours après le jeune jardinier avait quitté son maître, malgré les instances de celui-ci, désolé de ne pouvoir s'attacher un si habile compagnon, et il était entré comme apprenti chez Guillaume Le Tellier. Collin Le Tellier avait eu quelque peine à décider son père à essayer de prendre un élève âgé de dix-huit ans, et qui, jusque-là, n'avait guère fait que travailler la terre.

— Je vous assure, mon père, disait-il, qu'à l'école le petit jardinier était souvent le premier. Je le connais bien : c'est un brave garçon. Vous en serez content.

Guillaume Le Tellier ne se fiait pas beaucoup au jugement de son fils, et pensait que le jeune jardinier, orphelin et ne possédant presque rien, avait grand tort de recommencer un nouvel apprentissage ; mais il découvrit bientôt chez son nouvel élève de telles aptitudes qu'il ne songea plus qu'à les développer. Doué d'un goût exquis, d'un coup d'œil sûr et d'une remarquable adresse, l'apprenti apprit très vite à dessiner, et personne ne taillait et ne posait la pierre mieux que lui. Le premier au chantier, matinal comme l'alouette, laborieux comme l'abeille, il faisait sa tâche et souvent celle de Collin, sans que le maître eût à s'en inquiéter, et sa conduite était si parfaite que la bonne maman le prit en grande affection. Selon l'usage du temps, il était admis à la table de son maître, et trois années se passèrent si heureuses qu'il se croyait quasi en paradis. Il allait être reçu compagnon, et maître Le Tellier le traitait comme un second fils, lorsque la mort de Roberte vint anéantir toutes ses espérances de bonheur terrestre. Il ne songea plus alors qu'à se retirer du monde, et, entrant à l'abbaye de Saint-Wandrille, sollicita l'emploi de frère jardinier. En lui disant adieu, maître Le Tellier regrettait de ne pouvoir, lui aussi, aller cacher sa douleur dans le cloître.

— Si ce n'était ma pauvre vieille mère, disait-il, et mon fils qui a encore besoin de mon aide, j'irais avec toi. Je te rejoindrai quelque jour, j'espère.

Mais il ne survécut guère plus d'une année à sa fille.

Tout le passé se ravivait dans le souvenir du pauvre frère, tandis que, appuyé près de la fontaine au doux murmure, il regardait les fenêtres du logis de Le Tellier. Elles étaient ornées de fleurs comme jadis, et de rieuses figures d'enfants regardaient à travers les vitres. Quelqu'un sortit de la maison. C'était Collin Le Tellier, devenu un gros homme à face réjouie. Il salua le religieux sans le reconnaître et entra dans l'église.

Le clerc du curé en sortit deux minutes après et courut vers le frère :

M. le curé a fini sa lettre, mon frère, lui dit-il. Je vous cherchais partout. C'est maître Collin qui m'a dit où vous étiez.

Le bon curé, en remettant sa lettre au frère, lui demanda s'il avait considéré les nouveaux travaux faits à l'église.

— Je les ai tous regardés, monsieur le curé, d'autant plus que je n'étais pas venu à Caudebec depuis que défunt maître Le Tellier termina la belle clef pendante du chevet.

— Vraiment ! et que dites-vous de notre église ?

— C'est une merveille, monsieur le curé, mais il y faudrait une flèche.

— Ah ! je le sais bien, et tout le pays le souhaite. Je reçois chaque jour des dons pour cela, mais ce qui me manque, c'est un dessin. Quel malheur que maître Le Tellier n'en ait pas laissé ! Il avait dit pourtant à mon prédécesseur : "Ma flèche est composée ; elle sera la plus belle de tout le pays de Caux." Mais on a eu beau fouiller ses portefeuilles et ses coffres, on n'a trouvé aucun dessin de flèche.

— Maître Collin en fera un, dit le frère.

— Maître Collin en a fait plus de vingt. Aucun ne me contente, ni lui non plus. C'est pourtant un bon ouvrier, un excellent chrétien : il voudrait bien terminer l'œuvre de son père et glorifier Notre-Dame. . . . Je serais désolé de l'humilier, de lui donner un rival. . . . Dites-moi comment s'appelle l'architecte qui a fait le cloître neuf à Saint-Wandrille ?

— C'était un Rouennais, monsieur le curé. Il est mort il y a deux ans. J'ai oublié son nom.

— Peu importe, puisqu'il est mort. Adieu, mon bon frère. Dites, je vous prie, au Révérend Père Abbé, que j'irai le voir bientôt, et présentez-lui mes très humbles respects.

Le curé remit sa lettre au frère, et, bientôt après le son des cloches de Caudebec annonçant l'office du soir n'arriva plus aux oreilles du voyageur qu'affaibli par la distance et les rafales du vent qui venait de s'élever. Des nuages noirs, précurseurs d'une tempête, envahissaient le ciel: la poussière tourbillonnait sur la route et les oiseaux effarés regagnaient leurs nids, tandis que la marée descendante laissait les eaux de la Seine reprendre leur cours et doucement s'en aller vers la mer.

Hâtant le pas, frère Simplicien rentra au monastère au moment où l'orage éclatait. Il remit au Père Abbé la lettre du curé de Caudebec, et, les torrents de pluie qui commençaient à tomber l'empêchant de travailler au jardin, il se rendit à l'église et se mit en prières.

JULIE LAVERGNE.

(À suivre.)



Un jeune cultivateur qui sera un saint prêtre. —“ Quand j'étais tout seul aux champs avec ma pelle et ma pioche, disait souvent le curé d'Ars, je priais tout haut; mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse. Si maintenant que je cultive les âmes, j'avais le temps de prier, comme lorsque je cultivais mon champ, comme je serais heureux! On se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage, je m'étendais par terre comme les autres. Je faisais semblant de dormir et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah! c'était le plus beau temps. Et donnant mon coup de pioche, je me disais: Il faut cultiver son âme, en arracher la mauvaise herbe.” C'est ainsi que ce jeune cultivateur se disposait, sans le savoir, à devenir un saint prêtre. Ceux qui l'imiteront, s'ils ne deviennent pas prêtres, deviendront des saints.

Malheur du jeune homme qui abuse de ses belles années

Laissons parler le Docteur angélique : “ Que de maux résultent d'une jeunesse passée sous le joug de Satan : d'abord, un obstacle est mis à l'action de la grâce ; puis, les dons naturels sont perdus ou consumés ; le temps le plus favorable est aussi perdu ; enfin, les mauvaises habitudes sont contractées. Celui qui fait le mal dans la jeunesse sème des épines dans une terre qu'il devrait purger de toute épine ; il sème, dis-je, les épines des vices : il jette de l'eau sur le bois qu'il voudrait faire brûler. L'eau étant contraire au feu, le bois trempé dans l'eau s'allume difficilement ; car l'eau fait résistance à l'action du feu ; c'est ainsi que la malice qui a occupé d'abord le cœur d'un jeune homme résiste à l'action de la vertu. Faut-il mettre d'abord des immondices dans un vase destiné à recevoir une précieuse liqueur ? Est-il vraisemblable que Dieu veuille aussi volontiers répandre sa grâce dans un vase longtemps souillé, que dans celui qui ne l'a jamais été ? Les enfants ont naturellement la virginité, l'innocence, l'humilité. Celui qui hérite de ses parents s'enrichit plus facilement que celui à qui ses parents ne laissent rien. Or, le péché fait perdre les richesses naturelles de l'enfance, ou il les corrompt. La perte du temps est un grand mal, car le temps est d'un grand prix. Ce qui nous le prouve, c'est qu'une petite heure peut, avec le secours de Dieu, délivrer une âme de la mort éternelle, lui acquérir la grâce et lui mériter le royaume des cieux. C'est pourquoi il est écrit : “ Ne laissez pas perdre une parcelle d'un don si précieux.” Surtout, il ne faut pas perdre le temps le plus favorable à l'œuvre de toutes la plus nécessaire, c'est-à-dire au salut. Enfin, une habitude coupable est un grand malheur à redouter. L'habitude coupable est une chaîne de fer qui enlance quelqu'un et que Satan tient par un côté. On s'en affranchit difficilement, car c'est une seconde nature. “Le jeune homme, dit le Saint-Esprit, ne s'écartera pas dans sa vieillesse de la voie suivie dans sa jeunesse.” On efface difficilement les premières impressions, dit saint Jérôme. Qui peut rendre sa première blancheur à la laine qui a été teinte ? ”

Saint Pierre Damien rend d'une manière non moins énergique la même pensée : “ Si la terre que pétrit la main du potier, dit-il,

prend un mauvais pli auquel on ne remédie pas aussitôt, elle ne peut plus être corrigée une fois qu'elle s'est durcie comme une pierre. Quand une tige se courbe près de sa racine, si elle reste longtemps penchée, elle ne peut plus se relever; et, parce qu'on ne peut plus l'employer à faire la hampe d'une lance, on la jette au feu. Prenez donc bien garde de laisser grandir avec votre corps quelques-uns de vos défauts."

Saint-Augustin voulait se convertir à vingt ans; la passion contractée à seize le retint encore captif pendant quinze ans; et il fallut, pour le convertir, non seulement les larmes d'une sainte mère, les exhortations des saints, de saint Ambroise, en particulier, mais un miracle de Dieu. Une voix puissante qui lui cria du ciel: "Prenez et lisez" fut seule capable de vaincre ses délais et de l'arracher aux désordres de sa jeunesse. "J'en ai connu, dit saint Basile, qui, tombés dans les péchés honteux dans la jeunesse, ont, sous l'influence de l'habitude, persisté dans le péché jusqu'à la vieillesse; et de même que ceux qui se roulent dans la boue se salissent toujours davantage, ainsi ces pécheurs ajoutent tous les jours à la souillure dont le plaisir les a flétris." Dieu, dont on méprise les inspirations et les grâces, se retire. Satan devient plus audacieux et la volonté plus faible; les passions répandent d'épais brouillards qui obscurcissent l'intelligence; le cœur s'endurcit; les plus belles espérances sont ruinées. La justice de Dieu ne se fera pas attendre; car, dit saint Thomas, celui qui, dans sa jeunesse, néglige de se former aux bonnes mœurs, est coupable à l'égard de Dieu, à l'égard de son bon ange, à l'égard de soi-même. D'abord, il est coupable à l'égard de Dieu qui veut établir sa demeure dans l'âme de ce jeune homme, et celui-ci aime mieux établir dans son cœur le règne de Satan. Dieu trouve un aliment dans la pureté de nos œuvres, *il se nourrit de lis*, comme dit l'Écriture; et ce jeune homme ne lui prépare que du fiel. Il emploie au service de Satan les dons qu'il tient de son Créateur. Il est coupable à l'égard de cet ange qui veille à sa garde depuis sa naissance; il n'obéit pas à ses conseils ni à ses exhortations, il ne le respecte pas, et il ose faire en sa présence ce qu'il ne ferait pas en présence d'un gouverneur; enfin, il est coupable envers soi-même; car il veut être plutôt méchant que bon, plutôt esclave de Satan qu'enfant de Dieu, plutôt dans l'état de larron que dans celui de roi. Celui qui est en péché mortel est, en effet, dans l'état d'un larron digne de l'infamie potence; celui qui est dans la grâce est dans un état royal; car il est sacré pour le royaume des cieux."

Comment Dieu laisserait-il impuni un tel abus des plus belles années de la vie? Aussi l'Écriture Sainte est-elle pleine de l'histoire des châtimens subis par de jeunes hommes vicieux. Her était l'aîné des enfans de Judas et il fut méchant devant le Seigneur, dit l'Écriture; Onan, son cadet, commettait aussi un péché détestable, et Dieu les frappa l'un et l'autre. Ammon, fils de David, se livra à une mauvaise passion; et, quelque temps après, il fut tué par son propre frère; Absalon, jeune encore, se révolta contre son père; mis en déroute avec son armée, il s'enfuit à cheval à travers une forêt, et sa chevelure s'étant enlacée dans les branches d'un chêne il resta suspendu et fut frappé d'une flèche. Les sacrilèges enfans d'Héli périrent tous deux dans la guerre, et leur père, à cette nouvelle, tomba à la renverse et expira. Ochosias monta sur le trône à vingt-deux ans, il était pervers, et, après un an de règne, il mourut à vingt-trois ans, dans ses impiétés. Ammon, comme lui, devint roi à vingt-deux ans; impie comme lui, il fut, deux ans après, assassiné par ses domestiques. Joachim commença à régner à vingt-cinq ans; et c'est pendant onze ans qu'il scandalisa son peuple; mais, à trente-six ans, il mourut, et, selon la prophétie de Jérémie, son cadavre, comme celui d'un âne, fut jeté pourri hors des portes de la ville.

Mais qu'est-il besoin de remonter à des faits des premiers âges; ne sommes-nous pas, tous les jours, témoins de la fin tragique de jeunes libertins? Combien de jeunes gens meurent des suites de leurs imprudences ou de leurs débauches! Que de suicides, que d'assassinats occasionnés par l'ivresse, le vice impur ou les querelles! Que de fortunes, que de santés ruinées! Que de parents pleurent, que de mères surtout ont à verser des larmes sur les égaremens de leurs enfans et sur les malheurs qui en sont la suite!... Qu'ils pleurent! Jamais larmes plus légitimes. "Pleurez peu sur le mort, dit le Saint-Esprit, parce qu'il se repose; mais la vie perverse du méchant est pire que la mort d'un insensé. Le deuil d'un mort ne dure que sept jours; mais le deuil qui a pour objet l'insensé doit durer autant que sa vie." Mais, lors même que les châtimens ne sont pas aussi visibles, ils n'en sont pas moins redoutables. Combien d'arbres chargés de fleurs au printemps ne donnent aucun fruit! Combien de jeunes gens, qui donnaient de grandes espérances, mènent plus tard une vie inutile à la famille, à la société et à eux-mêmes! Dieu, dont ils ont méprisé les desseins de miséricorde, les délaisse; il ne fait pas l'honneur d'employer plus tard à son service ceux qui n'ont point voulu le servir dans leurs jeunes années.

Si vous faites le mal, jeune homme, tremblez ; vous n'avez pas plus de droits qu'un autre à abuser de la vie et à échapper à la justice divine. Penseriez-vous, par hasard, que vos iniquités ne sont pas de celles que Dieu châtie ? Mais il n'en est aucune qu'il ne poursuive de sa juste colère. N'ajoutez pas à vos péchés la présomption qui perd tant de jeunes gens et qui consiste à se promettre une longue vie. " Cette promesse, dit saint Thomas, est criminelle ; car celui qui se la fait, usurpe ce qui n'appartient qu'à Dieu, il dispose de l'avenir. Elle est plus criminelle encore, parce qu'elle présume que Dieu donnera beaucoup de temps à celui qui n'en use que pour l'outrager ; elle est très criminelle, car elle suppose que le temps qui sera donné encore sera employé à offenser Dieu. Quelle folie de compter sur la vie quand le temps de la mort est incertain ! Il y en a plus qui meurent dans la jeunesse que dans la vieillesse ; et on trouve sur les marchés plus de peaux d'agneaux que de peaux de brebis. Dieu promet le pardon au pécheur pénitent ; mais il ne lui promet pas le lendemain. " Les jeunes gens, dit Sénèque, ont la mort derrière eux, tandis que les vieillards l'ont sous leurs yeux, et on ne doit pas moins redouter un ennemi que l'on a par derrière que celui que l'on a devant soi."

Donc, ne tardez pas de vous convertir au Seigneur et ne différez pas de jour en jour, car sa colère éclatera tout à coup." Si vous le voulez, vous pouvez vous convertir malgré la force de vos habitudes coupables. L'Écriture Sainte et l'histoire sont là pour nous dire que des jeunes gens vicieux sont devenus saints. Manassès, devenu orphelin, monta sur le trône à douze ans, il le souilla de ses impiétés ; mais, emmené de quinze à vingt-deux ans captif à Babylone, il se vit condamné à une dure prison, et menacé, au rapport de saint Jérôme, d'être brûlé à petit feu. Dans cette extrémité, il se souvint du Dieu de ses Pères, l'invoqua avec confiance et repentir. Dieu l'exauça, et Manassès échappa à la mort et à la captivité, et il régna ensuite saintement jusqu'à l'âge de soixante-sept ans. Persécuteur de l'Église dans sa jeunesse saint Paul devint un vase d'élection. Et saint Augustin, dont nous avons parlé déjà, libertin dans sa jeunesse, devint religieux prêtre, évêque et docteur de l'Église. Si vous avez imité ces saints dans leurs égarements, de grâce, imitez-les dans leur repentir.

L'abbé BERTHIER.